

Rencontres littéraires Bergische Universität Wuppertal - Romanistik

Entretiens avec Maryam Madjidi – 17 juin 2019

Conférence de l'auteure : *Marx et la poupée*

Tobias Scholl : Bienvenue à l'Université de Wuppertal ! Je suis le responsable de la partie didactique de notre séminaire-tandem dans lequel nous traitons *Marx et la poupée*, le roman de Madame Madjidi. Le titre de notre séminaire-tandem est « Frontières » et ceci pour plusieurs raisons. Premièrement et simplement parce que nous avons choisi des textes littéraires qui traitent du phénomène de la migration, que ce soit celle des réfugiés ou celle des auteurs. Deuxièmement, nous franchissons également la frontière entre la littérature et la didactique dans le cadre de la formation de nos futurs professeurs de français. Pour nous, il s'agit d'un sujet qui n'est pas seulement important en littérature mais aussi en didactique car la migration fait partie de la vie quotidienne de nos élèves qui vivent dans un espace de plus en plus mondialisé. Dans ce contexte et avec le roman *Marx et la poupée*, nous nous sommes particulièrement intéressés à vouloir renforcer les compétences interculturelles de nos étudiants en mettant un point d'honneur sur le respect et la tolérance. En plus, le roman semble très intéressant pour développer les compétences de réflexion par rapport à leurs propres expériences d'apprentissage du français. La troisième raison du titre de notre séminaire est que nous franchissons également la frontière entre les langues, c'est-à-dire l'espagnol et le français. Pour finir, pour valider ce cours, nos étudiants rédigent un seul travail et développent une tâche concrète pour être utilisée en cours de français et à partir de cette tâche, ils analysent des

extraits de textes littéraires. Pour nous, ce travail en commun est une bonne opportunité pour nos futurs professeurs de français d'acquérir des compétences pour aborder la littérature en classe de langues étrangères. Merci à vous tous et, surtout, à vous, Madame Madjidi. Je suis très heureux de pouvoir vous accueillir aujourd'hui à l'Université de Wuppertal.

Marie Cravageot : Aujourd'hui je vais juste dire quelques phrases pour introduire la rencontre, mais vous êtes tous invités à participer et à poser des questions à tout moment. N'hésitez pas à interroger l'auteure en ayant lu le texte ou non. Donc, nous sommes ici pour parler de *Marx et la poupée*, un livre qui raconte l'histoire d'une petite fille qui doit quitter l'Iran à l'âge de six ans et qui arrive alors à Paris. L'histoire de ce roman c'est en partie la vôtre, Maryam Madjidi, donc on parlera aussi de la dimension autobiographique du roman. Mais avant, pouvez-vous nous dire quelques mots sur la structure de ce roman qui a trois parties distinctes ?

Maryam Madjidi : Bien sûr. Bonjour tout le monde. Alors effectivement, ce roman est divisé en trois parties. Première naissance, c'est la naissance de la petite Maryam en 1980 à Téhéran en Iran. La deuxième, c'est la deuxième naissance et c'est la naissance de l'exilée qui vient d'arriver dans un nouveau pays et qui doit tout réapprendre et se forger en se construisant une nouvelle identité en 1986. Et puis, il y a une troisième partie dans ce roman : c'est la troisième naissance. La petite Maryam devient une jeune femme et retourne à l'âge de 23 ans en Iran pour y retrouver, peut-être, ses racines.

Marie Cravageot : Et c'est en partie votre histoire mais c'est, quand même, une fiction. Dans quelle mesure y a-t-il des éléments de fiction autobiographique ? Comment cela s'est construit ?

Maryam Madjidi : Pour moi, c'est difficile de répondre à cette question, car à partir du moment où une personne écrit, presque naturellement, il y a les éléments de fiction qui s'y mêlent. Le fait même de raconter amène une distance, donc on est déjà dans une déformation du réel. Il y a des éléments de fiction surtout dans les personnages. Par exem-

ple, le personnage de la mère ne correspond pas à ma vraie mère. Pour vous, elle est comme ça, mais ceux qui la connaissent ce n'est pas le cas. Et même ma propre mère a été très surprise de la vision que je porte sur elle. Je n'ai pris d'elle qu'un aspect mélancolique. Une femme silencieuse, frappée par le sort de l'exil, l'ayant subi et tendue dans une espèce de sommeil. Ce n'est pas du tout ma vraie mère, la mienne est drôle, elle est gourmande de la vie, donc ça n'a rien à voir. Mais ça c'est mon jardin secret. Je ne vais pas vous révéler chaque détail qui a été transformé. Ecrire c'est déformer le réel parce que nous ne sommes pas des journalistes, je n'ai pas fait un reportage sur ma vie, ce n'est pas un documentaire sur l'Iran. Le regard de l'auteur porté sur sa vie – c'est ça pour moi l'autobiographie.

Marie Cravageot : Sur quoi se base l'écriture ? Est-ce que ce sont seulement des souvenirs ?

Maryam Madjidi : Ça ne se base que sur ma mémoire. J'ai refusé de demander à mes parents de savoir si ceci était vrai ou pas. Mon père, en le lisant, était insupportable parce qu'à chaque page il disait : « Ah non, ce n'était pas comme ça. Non, non, cette famille n'est pas restée trois mois chez nous mais presque un an. ». Mais sur vous lecteurs, qu'est-ce que ça fait ? Rien, ça ne change rien. C'est là que l'exactitude de la réalité n'a rien à voir avec la littérature. Et j'ai expliqué à mon père que justement je ne cherche pas à être exacte. La tromperie de la mémoire, c'est quelque chose d'intéressant, pourquoi, moi, j'ai imaginé qu'ils étaient restés que trois mois et pas un an. Cette trahison de la mémoire dit quelque chose de beaucoup plus vrai, de plus intéressant et révélateur. Pour moi, la littérature c'est juste tout ce qui fait l'infidélité par rapport au réel.

Marie Cravageot : Le roman s'ouvre sur une scène que vous n'avez pas pu vivre, pouvez-vous nous en parler ?

Maryam Madjidi : Le roman s'ouvre sur une scène antérieure où on voit un homme qui est dans une cellule et qui grave sur une pierre un prénom qui est celui de Maryam. Il s'agit de mon oncle qui a fait cinq ans de prison. Quand je suis née, il était encore en prison. Il l'a gravée à l'aide

d'une aiguille à coudre. Le roman s'ouvre sur cette scène qui est une scène d'écriture puisqu'il écrit. Or moi, j'ai écrit ça sans me rendre compte qu'en fait le seul moment où on écrit sur une pierre c'est la pierre tombale. Une naissance, un cadeau pour une naissance, car ce bébé n'a que quelques jours, et en parallèle il y a l'inscription funéraire. Alors c'est toute l'histoire de ma vie, les six premières années de ma vie la mort et la vie étaient toujours proches l'une de l'autre. C'est pour ça que la deuxième scène qu'on découvre : « Il était une fois le ventre de la mère », c'est la même contradiction, même un oxymore, deux choses opposées qui s'associent. La mère est enceinte de sept mois et elle va manifester. Mais elle se fait poursuivre par la milice, alors elle saute du troisième étage de l'université de Téhéran, enceinte. Elle porte la vie mais la mort danse autour d'elle et veut l'attraper. Ce saut, c'est à la fois la mise en danger de la vie et même elle le fait pour sauver la vie. Là aussi, on a cette contradiction, cette danse opposant la vie et la mort qui s'écrit à chaque page.

Marie Cravageot : Qui raconte l'histoire ? Car Maryam, la narratrice dit tantôt « je », tantôt « elle ». Est-ce qu'il y a une double narration ? Est-ce qu'il y a la « Maryam jeune » et la « Maryam adulte » ? Je sais que dans le séminaire, ça nous a un peu occupé cette analyse des pronoms personnels. Et au sein d'un même chapitre Maryam dit « je » et parfois « elle ». Est-ce qu'il y a une mise à distance d'une double narratrice ?

Maryam Madjidi : Oui bien sûr. Pour moi, l'autobiographie c'est se mettre en scène à chaque page, c'est-à-dire, construire mon propre personnage et dialoguer avec lui. Je suis à la fois l'auteure qui a pensé ce livre et je suis en même temps la narratrice qui dialogue avec elle-même et les autres personnages. Sans oublier ce personnage que je crois être moi-même. C'est pour cela que je trouve que l'autobiographie est une forme d'écriture passionnante, c'est une mise à nu de la figure de l'auteure. Mais en même temps, elle se dévoile et se voile sans cesse à travers le jeu des pronoms personnels. Je fais la même chose avec les autres caractères du roman parce que je parle à la ou de la mère avec « tu » ou « elle ». Je me mets aussi, parfois, dans sa tête. Je voulais quelque chose qui mêle vraiment les points de vue, les genres. J'ai surtout voulu démon-

trer que notre identité est multiple. Nous ne sommes pas faits d'une seule chose, d'une seule culture, d'une seule langue, d'un seul pays. Même si on n'a jamais quitté son pays. J'ai rencontré des lecteurs qui m'ont dit : « Je ne suis jamais parti de mon pays mais je me sens multiple. » Ce n'est pas lié à nos déplacements, à nos mouvements. Nous venons déjà de deux personnes, parfois de trois ou de quatre selon nos rencontres. Amin Maalouf m'a énormément inspiré et il dit dans son livre *Les Identités Meurtrières* : « Réduire l'identité de l'humain, c'est réduire son pouvoir, sa dimension infinie. » Je voulais montrer à travers le style de ce roman que tout est multiple, rien ne peut se définir par une seule étiquette. On me présente comme une auteure franco-iranienne. On m'a mis tellement d'étiquettes ! Je suis franco-iranienne mais je dépasse cela, ça va plus loin. Pourquoi je ne serais pas une auteure européenne ? Ou encore une auteure asiatique car j'y ai beaucoup voyagé ? Libre à chacun de jongler avec ces étiquettes-là.

Marie Cravageot : Au sujet de ce mélange des genres, votre livre est annoncé comme un roman, mais il a des traces de contes, de fables, de poésie. On a travaillé sur l'intertextualité et vous citez des auteurs, mais vous écrivez aussi de la poésie. Pourquoi ce mélange des genres dans ce roman ?

Maryam Madjidi : Parce que le mélange des genres c'est la liberté formelle. C'est pouvoir faire avec plusieurs formes. Pouvoir naviguer dans plusieurs genres littéraires, ne pas se cantonner à une seule structure. Lorsque je suis retournée pour la première fois en Iran, j'avais 23 ans, et, une fois rentrée en France j'ai écrit quatre petits contes que j'ai intitulés *Les contes de l'exil*. Ce sont ceux que l'on retrouve dans le roman. C'était le conte, mais avant les contes j'ai écrit beaucoup de poèmes. La forme brève, la dimension poétique, on les retrouve. Finalement, le roman est venu comme pour englober tous ces genres-ci en lui. Je ne sais pas pourquoi on voudrait qu'un livre ne soit que d'un seul genre. Vous voyez comme la différence, la diversité fait peur parce que ce sont des réflexes que nous avons. J'ai fait des études de littérature à Paris et c'était perturbant d'avoir un livre qui ne correspondait pas aux théories littéraires. Peut-être que j'ai voulu me détacher de la cohérence, de l'harmo-

nie.

ND : Est-ce que vous avez toujours de la famille en Iran ou des amis ? Et est-ce que vous êtes en contact intense ? Vous y allez souvent ? Je sais que la situation politique n'est pas facile mais maintenant on peut faire du tourisme là-bas.

Maryam Madjidi : Alors, il y a plusieurs points dans ce que vous dites. Oui, j'y allais régulièrement, j'ai dû faire quatre ou cinq voyages d'un mois ou parfois deux semaines. C'était surtout pour voir ma grand-mère. Après la publication de ce livre je n'y retourne plus par prudence. À partir du moment où on s'expose publiquement en tant qu'Iranien ou Iranienne, on prend un risque et je n'ai pas envie de le prendre. Je ne veux pas jouer l'héroïne. C'est un choix de ma part, je n'y vais plus. Ce contact s'est arrêté. Alors je garde aujourd'hui un contact téléphonique mais qui est douloureux parce que ça me renvoie à ces coups de fil que ma grand-mère me passait quand j'étais petite. Ce n'est pas forcément évident pour moi. Les médias donnent une image d'ouverture. Moi, je n'y crois pas et concrètement la situation en Iran n'a pas changé. Ce n'est pas parce que quelques touristes reviennent ravis que cela veut dire que le système juridique et économique de ce pays a changé. Il faut faire la part des choses. Vous savez, j'ai un ami qui a fait un voyage en Corée du Nord mais ça ne veut pas dire que le pays a changé. Pour l'Iran, c'est la même chose. Il y a quelques mois de cela, une avocate qui défend les droits des prisonniers, donc les droits de l'homme, a été emprisonnée. Elle risque 169 coups de fouet. Et bien moi, je peux vous dire que tant que des personnes subissent encore ça en Iran, c'est bien la preuve que le pays n'a pas changé du tout sa constitution en faveur de la liberté et donc de son peuple. Pour moi, ça ne veut rien dire. Je ne cautionne pas le tourisme en Iran, je pense que c'est quelque chose qui fait croire de fausses choses aux gens, des idées erronées et c'est très vicieux. Et puis, vous me direz peut-être que c'est important pour échanger avec les Iraniens et Iraniennes car le tourisme peut construire une passerelle, mais elle est fragile. Si vous allez en Iran, vous êtes un objet de curiosité pour eux, tout comme ils le sont pour vous. L'exotisme fonctionne dans les deux sens. Il peut y avoir un échange, mais je ne sais pas si cet échange changera quel-

que chose. Cela dit, c'est peut-être mieux que rien. En tous cas, ce n'est pas mon point de vue. Je pense que ça met de la monnaie dans la caisse et renforce un régime qui est dictatorial.

Marie Cravageot : Vous avez utilisé le mot « harmonie » et je me suis posé la question : est-ce que justement le récit de soi, se raconter, est une écriture qui permettrait d'aller prendre différentes parties de vies pour lui trouver une forme d'harmonie ? Est-ce que se raconter, c'est mettre un peu de cohérence dans un parcours de vie fragmenté ?

Maryam Madjidi : Oui bien sûr, c'est une manière de se réapproprier les éléments marquants d'une vie, de se construire une sorte d'identité littéraire et d'avoir une prise sur les choses. Je ne crois pas à l'écriture thérapeutique. En France, c'est la grande tendance, le bien-être, les trucs de développement personnel. Il y a un rayon pour ça dans les librairies françaises. Je ne critique pas car je pense que ça peut faire du bien et si ça peut aider à trouver un sens, bien sûr pourquoi pas. Cependant, ce n'est pas de la littérature. On m'a déjà dit à propos de mon livre : « C'est un livre qui m'a fait du bien. » Je comprends, mais moi ça m'agace. Je n'ai pas envie d'écrire des livres qui font du bien, je veux écrire des livres qui perturbent. Celui-là est peut-être trop gentil, je ne sais pas. L'écriture thérapeutique non, la thérapie ça se passe dans le cabinet d'un psy, dans un cours de yoga, de médiation. Je ne crois pas à ça, l'écriture c'est une harmonie stylistique, elle se suffit à elle-même, l'écriture ne parle que d'écriture. Tout est dans le contenu, dans l'objet même, enfermé dedans. Pour être sincère avec vous, après l'écriture de ce livre, je ne me suis pas du tout sentie mieux, d'un coup je me suis dit : « Si ça ne marche pas, si je n'arrive pas à toucher mon public, s'il n'obtient aucun succès... ». Tous les auteurs le veulent, ceux qui disent le contraire, ce n'est pas vrai. On veut toucher nos lecteurs, que nos bouquins soient lus. Et je me suis dit : « J'ai vendu mon enfance. » Ça, ça a été très douloureux, et ça ne m'a pas du tout fait du bien. C'est le problème de l'autobiographie, mais il y a quelque chose de l'auteur en tant que personne qui s'engage et je sais que j'ai eu une phase très perdue parce que je me disais : « C'est affreux ce que je viens de faire, j'ai donné à des lecteurs et lectrices ce que j'avais de plus précieux. » Il a fallu que je me reconstruise après ça. Mais bon, fi-

nalement je suis très contente mais ça n'a pas été simple.

Marie Cravageot : Pour revenir sur la question des langues, cette question centrale de l'apprentissage du français, de vivre avec plusieurs langues, plusieurs cultures, pourquoi donner cette place à la langue dans un roman qui utilise cette langue ? Il a été question d'écrire ce roman en langue persane ?

Maryam Madjidi : Je ne peux pas écrire dans une autre langue. Les gens pensent naturellement que je suis bilingue, mais pas du tout. Ma connaissance du persan est une connaissance orale car j'ai toujours refusé de prendre des cours de persan en étant enfant et adolescente, mais j'ai accepté de le parler à la maison. Ce n'est que très tardivement que j'ai pris un an de cours mais c'était dans le cadre de mon mémoire. Je suis incapable d'écrire en persan donc encore moins de faire un livre. Mais je n'ai pas choisi le français – ça s'est imposé à moi. C'est la langue à travers laquelle j'ai déchiffré le monde. Le persan est ma langue maternelle, mais c'est à travers le français que j'ai appris à comprendre le monde, à l'analyser donc très naturellement, c'est aussi ma langue d'écriture. Et puis je n'ai pas du tout envie d'écrire en persan. Ce seraient des montagnes à déplacer, et pourquoi faire ? Cependant, j'aurais aimé que ce livre soit traduit en persan mais il ne l'est pas.

Marie Cravageot : Et justement cette langue persane, elle va être dans le livre. Il y a une petite scène de conflit entre la narratrice et son père qui voudrait qu'elle parle persan mais elle refuse. Donc il y a quand même une forme de résistance. Le refus de parler persan, ça blesse le père qui voit une offense à ses racines et qui vous considère vous aussi comme ses racines. Et dans ce moment-là la langue a une place centrale, est-ce que selon vous la langue est la forme intégrale de l'identité d'une personne ?

Maryam Madjidi : Je crois que l'identité c'est la langue, donc ce n'est pas rien de dire : « Je parle cette langue-là. » Justement le déchiffrement du monde se fait avec cette langue à travers sa grammaire, son vocabulaire, son rythme, donc bien sûr que l'identité est liée à la langue. J'irai même plus loin, la patrie c'est la langue et ce n'est délimité par des fron-

tières. À partir de ce point de vue, c'est évidemment, c'est très naturellement que je me suis dirigée vers l'écriture et non la peinture. Pour moi, l'exil a été un exil linguistique, du jour au lendemain le persan a disparu de ma vie sauf par mes parents. Mais j'étais terrifiée que ma langue ait disparue. Ensuite, j'ai découvert une nouvelle langue puissante, celle de l'école, des bonnes notes, de la reconnaissance... en fait. Et donc je me suis mise à épouser le français mais dans une passion d'apprentissage et d'amour. C'est pour ça que les langues ont été si importantes dans ma vie et que j'ai choisi l'écriture. Mon identité s'est greffée autour d'une double culture.

Marie Cravageot : Et pourtant des années plus tard, Maryam Madjidi va utiliser le persan pour différentes raisons. Je parle d'un chapitre avec une anecdote où le persan devient une arme de séduction puisqu'elle va endosser le masque de la femme orientale avec certains clichés. Il y a un extrait qui en parle.

Maryam Madjidi : Effectivement, le chapitre s'intitule « Khayyâm en veux-tu, en voilà ! ». Il est drôle et j'ai beaucoup ri en l'écrivant mais en réalité, ça ne l'est pas. C'est une critique de l'orientalisme qui est une forme subtile du racisme, il est déguisé. Il s'agit de créer un espace que les occidentaux ont appelé l'Orient, c'est créer l'Orient à travers un regard totalement étranger. C'est un pur fantasme, une fabrication par ce regard occidental de quelque chose qui lui échappe. Tout cela pour maîtriser ce sujet-là, l'orientaliste dit : « Moi, je sais qui tu es, alors je vais t'attribuer un certain nombre de critères, de clichés et comme ça, je maîtrise l'étrangeté que tu as en toi parce que cette étrangeté, cette différence-là, cette puissance fait peur. » C'est la même chose qui s'opère dans le fascisme, le racisme, de nier l'existence de l'autre et la ramener à sa propre culture.

Etant étudiante, je détestais cet exotisme très présent dans l'empire colonial. L'orientalisme va de pair avec le colonialisme. Je détestais ça parce que l'Iran a été très longtemps une terre fertile pour les orientalistes. Tous les clichés ont été véhiculés par les artistes comme Delacroix et ses femmes Lascives ou encore Flaubert. Il y a eu tout un es-

pace culturel et artistique dans lequel les auteurs ont pris lieu. Pour moi, le grand maître de la critique de l'orientalisme c'est Edward Saïd. Je vous conseille de lire ses livres, ses essais qui sont d'une justesse incroyable. Quand je les ai découverts, je me suis dit : « Il nomme tout ce que je ressentais et que je n'arrivais pas à comprendre pour quelle raison ça m'agaçait. Son grand livre c'est *L'Orientalisme et Impérialisme et Culture* ». Il montre que la culture est liée à la politique et à cette volonté de dominer. Dans ce chapitre, je me moque des orientalistes mais aussi de moi-même. Je me prête à ça comme le petit singe qui fait ce qu'on lui demande de faire.

Marie Cravageot : Pourquoi avoir gardé le poème de Omar Khayyâm dans la langue d'origine avant de donner la traduction ? Alors que le lecteur ne pourrait pas comprendre, il y avait aussi cet effet d'attente ?

Maryam Madjidi : Oui et puis je n'aurais pas eu le plaisir de vous lire le poème en persan. Au départ, on voulait faire une transcription phonétique mais le problème c'est que si on fait ça, ça aurait surchargé la page du livre. Alors, on s'est dit, on laisse le silence et ensuite on met la traduction. C'est une façon par l'écriture et d'une manière visuelle de faire un voyage, un voyage linguistique en invitant la langue persane dans ce roman en français.

NH : Je voulais savoir quand vous l'aviez écrit et le temps que cela vous a pris.

Maryam Madjidi : Je l'ai commencé quand je vivais à Pékin en 2012. Ce n'est pas un hasard, je pense que je voulais m'éloigner à ce moment-là dans ma vie un peu de la France, l'Iran, le fait qu'on m'a renvoyée toujours à l'un ou à l'autre. Je ressentais un profond ennui à vivre à Paris. Donc, je suis partie à Pékin. J'ai commencé à écrire peu à peu trente pages et après je n'y ai plus touché. Je les ai laissées digérer, sommeiller. Parfois, je reprenais un peu, juste quelques pages. Ensuite, je suis partie vivre à Istanbul dont je suis tombée amoureuse. Cette ville m'a énormément inspirée, il y a eu quelque chose de très fort. Et j'ai eu du mal à la quitter contrairement à Pékin. J'ai repris ce manuscrit, là-bas, et de manière plus soutenue. J'écrivais et j'ai décidé de partir d'Istanbul pour une raison

d'ennui, et Erdogan prenait de plus en plus d'importance. Comme l'Iran, la Turquie devenait profondément islamique dans sa politique. Le dernier mois, j'écrivais huit heures par jour et je l'ai terminé comme ça. Ce n'était pas quelque chose d'organisé et en un mois j'ai écrit quatre-vingts pages du livre.

NH : Alors vous l'avez terminé en 2014 ?

Maryam Madjidi : On s'en fiche, ce n'est pas important. Celui-là, j'ai mis trente-six ans à l'écrire. Mais, c'est deux ans de manière effective et un mois et demi juste sur le temps de l'écriture. Ces données temporelles, c'est bizarre. Je vais essayer d'écrire avec plus d'organisation mon deuxième roman, mais c'est une catastrophe. Donc ça va être la même chose, je vais devoir quitter Paris, aller ailleurs, revenir... Non, je plaisante, mais je pense qu'on doit changer ses habitudes.

NH : Je voulais avoir ces données temporelles par rapport à ce qui se passe en France, la politique, les réfugiés, et parce que ce roman pouvait donner cette possibilité de voir, pour certaines personnes, comment se passe un exil. C'est un sujet d'actualité l'exil et je me demandais si la sortie du livre a été provoquée par tout ça.

Maryam Madjidi : Alors oui en effet ! Le fait de l'avoir fini à Istanbul, ce n'est pas un hasard. En 2014, c'est ma dernière année là-bas, il y a eu cette arrivée massive de réfugiés de guerre syriens, de familles extrêmement pauvres qui se sont retrouvées à la rue. Moi, je voyais dans la ville des familles entières, des enfants et parfois même, des meutes d'enfants qui avaient perdu leurs parents. C'était affreux. Je me suis dit : « Ecris-le maintenant, arrête de tarder et que les gens puissent comprendre ce que c'est l'exil. Surtout, à travers les yeux d'une petite fille. » Tout ça, ça a poussé le fil du projet.

SN : Dans quelle mesure le rapport intime entre mémoire, fiction et réalité a de la valeur pour vous ? Un travail de mémoire est toujours un travail de narration. Il répond à la question : Qui suis-je ? C'est raconter l'histoire d'une vie.

Maryam Madjidi : Je ne peux pas distinguer mémoire, fiction et

identité. Ce qu'il faut savoir, c'est que quand on écrit, on se dédouble. C'est quelque chose qui me plaît beaucoup. Il y a la vie que nous menons, mais quand j'écris, c'est un autre moi qui se développe. L'identité et la mémoire se dédoublent. Il est très difficile de les classer, de les cloisonner. C'est de la théorie littéraire et je ne peux pas rentrer là-dedans et l'appliquer à ce que j'écris. Mais je peux le faire sur Proust, Romain Gary, Marguerite Duras etc. Mais à mon sujet, je n'ai pas assez de recul.

SN : Il y a des théories narratives qui prétendent que raconter, que ce soit à l'oral, que ce soit par écrit, signifie toujours donner une cohérence au passé, une tentative d'harmoniser le passé avec les nécessités du présent. Et chez vous, on a parfois l'impression, que c'est juste le contraire, que vous racontez pour donner place à l'incohérence.

Maryam Madjidi : Oui, totalement, parce qu'en fait ce que j'ai voulu montrer, c'est que l'identité de l'exilé a eu une fracture. J'ai rencontré beaucoup d'exilés qui m'ont dit ça aussi. L'exil décompose l'identité et donc, ensuite, il faut pouvoir rassembler des morceaux pour pouvoir la reconstruire et ce n'est jamais la même chose. Et puis, dans cette notion de fiction, il y a cette question permanente : Et si mes parents n'avaient pas quitté l'Iran ? Et si j'avais grandi là-bas ? Qui aurais-je été ? C'est une question que les réfugiés et les exilés se posent. Le déplacement dans l'espace influence énormément la construction d'une personne. Est-ce que j'aurais été une auteure iranienne ? Je me monte chaque jour des films comme ça. L'exil amène une fracture et multiplie les possibilités de l'identité. Tout ça me permet aussi de beaucoup relativiser sur tout ce que je fais et tout ce qui m'arrive. Vous savez, mes parents hésitaient entre la France, l'Allemagne et l'Angleterre. Et les « si » commencent : « S'ils étaient venus en Allemagne ? Si on était allés à Londres ? Qui j'aurais été ? ». La vie est arbitraire en fait. Tout ça, c'est quand même très relatif, on accorde beaucoup d'importance à nos choix, mais tout n'est que hasard et on ne maîtrise pas grand-chose.

LW : Je n'ai pas encore lu votre livre, et je voulais juste savoir au sujet du titre : Est-ce que c'est vous qui l'a choisi ?

Maryam Madjidi : L'histoire de ce titre est très drôle. Dans le grand format, vous avez les titres auxquels vous avez échappé. J'ai peur que l'éditeur choisisse le titre. J'avais rendez-vous avec le mien et j'avais préparé trente titres en me disant : c'est sûr, il y en aura un qui va lui plaire. Et dedans, il y avait « la Poupée et Marx ». Et là, il m'a dit : « J'adore ! En revanche, on met Marx d'abord et la poupée en deuxième position. » Ça fait référence aux deux dimensions du roman. Marx, c'est parce que les parents de la petite Maryam sont communistes en Iran en 1979. La petite fille a grandi avec des principes communistes comme donner ses jouets aux enfants pauvres du quartier. Donc, c'est la politique et l'engagement. La poupée c'est la petite Maryam, c'est le monde de l'enfance et les poupées dont elle a dû se séparer au moment de l'exil. Un titre ne peut jamais englober tout le roman, mais moi j'aimais bien ce titre. La traduction allemande n'a pas voulu de Marx dans le titre et ça a donné un mois et demi d'échanges. Mon éditeur et moi étions contre un changement. Ma maison d'édition allemande est une maison de la RDA, c'est l'une des seules à avoir survécu. Il y a eu quatorze traductions de ce livre et à part pour l'Italie, l'Allemagne et la Corée, le titre est resté. L'éditrice allemande nous a dit : « On peut publier un essai sur Marx mais pas publier un roman avec Marx dans le titre. Le lecteur allemand ne voudra pas lire un roman avec Marx dans le titre. » Et ils ont fini par choisir : « Tu sautes, je tombe ».

SJ : Mais c'est à cause de l'Histoire de l'Allemagne.

Maryam Madjidi : Certes, mais c'est curieux qu'on en soit encore là aujourd'hui. Finalement, on a arrêté parce qu'il faut aussi faire confiance à son éditeur. Et mon éditrice allemande est devenue une amie.

SJ : Mais moi, « Marx und die Puppe » ça me ferait penser à Marx qui aurait eu une histoire avec une jeune fille ou quelque chose comme ça.

Maryam Madjidi : Ah oui ! Des histoires de pédophilie alors ? Oui, c'est affreux. Ça ne sonne pas bien. Mais c'est pour ça qu'on a fait confiance et puis le titre « Tu sautes, je tombe » est un extrait du roman. Mais les italiens ont été encore plus forts. Alors ils ont trouvé un autre titre et

ça a été un choc pour moi : « Je ne suis pas un arbre ». Je me suis dit : C'est quoi ce titre ? Alors oui, c'est un extrait aussi : « Je n'ai pas de racines, je ne suis pas un arbre ». Pareil, il y a eu des négociations mais j'ai laissé.

LE : Vous connaissez les chiffres de ventes en Allemagne ?

Maryam Madjidi : Ça marche bien en Allemagne, en Turquie et en Corée du Sud. Il a été en réimpression dans ces trois pays. Je n'aurais pas pensé. Pour les autres pays je ne sais pas car il est sorti il n'y a pas longtemps. Donc il faut attendre.

LE : Il y a aussi une traduction en anglais ?

Maryam Madjidi : Alors avec les anglais, ça a été très compliqué. On a eu une offre du Canada. Mais je ne sais pas où en est mon éditeur. Les Américains ont dit « oui », puis « non », puis « oui » et puis « non ». Il faut faire attention parce que ce sont des maisons d'édition qui reçoivent des subventions et une fois publié, il n'y a aucune promotion, aucun travail éditorial. Cette maison d'édition américaine est une très bonne maison d'édition qui donne de la visibilité au livre. Mais comme ça n'a pas marché, j'ai préféré attendre et ne pas prendre n'importe quelle maison d'édition.

CT : Vous citez un poème de Nâzim Hikmet, c'est un turc. Pourquoi l'avez-vous choisi ?

Maryam Madjidi : Alors il y a plusieurs raisons. Tout d'abord j'ai une grande admiration des poètes engagés comme René Char, Lorca, Nâzim Hikmet etc. Pour moi c'est la réalisation parfaite de l'humain, c'est LE poète engagé, la réalisation la plus haute qui soit de l'être humain. J'ai toujours été fan et Nâzim Hikmet, c'est un ami qui m'en avait parlé quand j'étais étudiante. Et une fois à Istanbul mes amis turcs me parlaient beaucoup de lui et j'ai eu une approche un peu plus approfondie de cet auteur.

AK : J'ai une question concernant un chapitre, vous donnez six exemples de femmes persanes, pourquoi ?

Maryam Madjidi : Pourquoi pas ? J'avais envie de montrer des tranches de vie de femmes persanes. La première, c'est ma cousine très rebelle, qui me montre comment draguer dans la rue à Téhéran. Il y a la « Miami Party », c'est une fête qui tourne mal. Ensuite, c'est une autre cousine qui a dû se séparer de son mari parce qu'il voulait prendre une deuxième femme. Celle qui est PDG, qu'on pourrait croire parfaite, ne trouve pas de mari parce qu'elle est trop puissante, trop parfaite. J'ai eu envie de les raconter parce que j'aurais pu être une de ses femmes. Et je suis obsédée par cette question : « Comment j'aurais été si je n'étais pas partie ? ». Quand je rencontre une Iranienne il y a tout de suite cette identification qui est faite.

AK : Est-ce qu'il y a aussi des « si j'étais », à savoir, un regard sur le futur ?

Maryam Madjidi : On se projette toujours, mais moi c'est plus « j'aurais pu avoir cette vie-là ».

NH : Est-ce que vous lisez un peu de philosophie ? Plus spécifiquement Emmanuel Levinas ?

Maryam Madjidi : Alors la philosophie je ne la lis pas parce que je suis paresseuse. Et j'ai un ami qui est professeur de philosophie et il me fait des résumés. C'est affreux parce que ce n'est pas ça la philosophie. Alors j'ai mes petites fiches.

NH : Moi j'étudie la philosophie et il y a des choses qui résonnent en moi.

Maryam Madjidi : Alors la seule chose que je connais de Levinas, lorsqu'il parle d'Abraham et d'Ulysse sur le retour. Dans les figures d'exilés, il y a Abraham qui part et qui ne revient jamais. Ulysse, lui, part de son île chérie, il est obsédé par l'idée du retour et revient des années après. C'est intéressant par rapport à l'Iran. Et quand nous sommes partis, nous ne pouvions plus y retourner. À partir du moment où nous étions partis, nous étions dans cet impossible retour mais avec le temps cette idée du retour se dessinait de plus en plus nettement dans notre tête. Et donc, on y est retourné pour un mois. Ensuite, mes parents y sont allés

pour des vacances. Après la publication de ce livre, entre Ulysse et Abraham, je ne fais que me balancer entre l'un et l'autre. Pourquoi vous pensiez à Levinas ?

NH : Justement, ses réflexions sur l'identité, mais c'est un peu trop long pour expliquer cela maintenant.

Maryam Madjidi : Mais vous n'êtes pas la première personne à m'avoir dit ça. La dernière fois, c'était dans une librairie à Belfort, en France. Et c'est un professeur de philosophie qui m'a dit que Levinas me parlerait beaucoup. Alors, il faut que je m'y mette ! C'est difficile de lire la philosophie. Pourquoi ils écrivent comme ça ? Je ne comprends pas pourquoi ils écrivent de cette manière, c'est tellement difficile.

LW : Vous êtes attirée par la littérature d'exil d'autres auteurs ?

Maryam Madjidi : Non, très peu. Ça m'énerve de lire la même chose. Et surtout je déteste lire les auteures iraniennes, comme moi. En plus, ce sont souvent des livres qu'on m'offre. C'est touchant parce que ces amis se disent que ça va me toucher, mais en fait c'est affreux.

FZ : Qu'est-ce que vous aimez lire ?

Maryam Madjidi : Je lis beaucoup Romain Gary, de la poésie : René Char, Nâzım Hikmet, Carlos Liscano. Là, je suis en train de lire un livre qui s'intitule : *Oublier Palerme* qui a eu le Goncourt je crois. Evidemment, Duras, j'y reviens toujours. J'ai relu récemment *Feux* de Marguerite Yourcenar. J'aime beaucoup Virginie Despentes. Enfin, il y a plein de choses. Mais à partir du moment où je me mets à écrire, j'ai beaucoup de mal à lire.

FZ : Vous rédigez votre prochain roman et vous avez dit que les histoires d'exil ne vous intéressent pas ?

Maryam Madjidi : Je préfère lire des choses qui n'ont rien à voir avec mon histoire, ça m'enrichit plus.

LW : Qu'est-ce qu'on peut attendre de votre œuvre pour la suite ? Est-ce que l'histoire de la petite Maryam va continuer ? Ou dans la perspective d'adulte ? Est-ce que vous savez vers quelle direction aller ?

Maryam Madjidi : Non, pas vraiment. Mais ça va, je pense que ça va être la suite. Je peux vous donner le thème – ce sera la banlieue parisienne où j’ai grandi. C’est un espace qui m’intéresse énormément. Tout le monde pense que je suis parisienne, mais je l’ai été très tard. De mes dix ans à mes vingt-cinq ans, j’ai grandi dans une banlieue défavorisée. Je viens d’une banlieue très pauvre et tout mon parcours littéraire et universitaire est venu de là-bas. J’ai très envie d’écrire dessus, c’est une matière littéraire très intéressante. Mais je ne peux pas en dire plus. Tous les auteurs m’ont dit : « Ne fais jamais ça ! ». Et je fais tout le contraire. Il ne faut jamais faire ça. On peut être superstitieux, mais quand on a quelque chose à dire, on l’écrit. Je ne pense pas que ça va me porter malheur. Depuis un an on me pose cette question et je pense qu’il y a eu quatre sujets de roman. J’ai vraiment brouillé les pistes. Le lecteur est toujours très curieux, mais c’est bien, c’est une qualité.

Marie Cravageot : Donc vous allez quand même continuer à écrire, je vous cite : « Je voudrais passer ma vie à récolter des histoires, de belles histoires, dans un sac. Je les récolterai et puis je les offrirai à une oreille attentive pour voir la magie naître dans le regard. ». Donc il faudra guetter les prochains livres pour découvrir la magie de Maryam Madjidi.

Maryam Madjidi : La magie, je ne sais pas, mais les tourments d’avantage. Si ça peut amener une forme de beauté, une goutte de beauté, c’est déjà énormément.

Marie Cravageot : En tous cas, on a beaucoup aimé votre livre, le roman, l’histoire, sa construction et ça a soulevé beaucoup de questions. Un grand merci à vous, aux étudiants, à monsieur Nowotnick pour l’organisation en amont et le financement. Tobias Scholl, mon collègue qui m’a aidée à préparer cette rencontre. Merci au public d’être là. Merci aux étudiants fidèles et bon retour demain à Paris, chère Maryam.

Maryam Madjidi : Merci à vous.